

# La conscience

## → Mots clés

■ **Sujet** : du latin *subjectum* : « ce qui est placé dessous ». Le sujet peut se définir comme ce qui subsiste, ce qui demeure comme « sous » les changements qui affectent un individu. C'est le « je » considéré comme un et identique à lui-même malgré le temps qui passe.

■ **Conscience** : du latin *cum-scientia*, littéralement : « avec science ou connaissance ». La conscience peut se définir comme la faculté de savoir ce qui se passe en nous et autour de nous. Pensez aux expressions « perdre conscience, perdre connaissance ». C'est en d'autres termes la faculté de se représenter les choses (ou de se représenter soi-même). La conscience distingue les hommes et les animaux (les êtres conscients) des simples choses.

■ **Inconscient** : désigne d'abord ce qui n'a pas de conscience : les choses, le corps. Mais l'inconscient désigne chez Freud tout ce qui est refoulé (mais pas anéanti) par la conscience. C'est cette partie du psychisme qui échapperait à la conscience.

## → Repères

Absolu/Relatif → p. 306  
Analyse/Synthèse → p. 307  
Objectif/Subjectif → p. 314

## DE QUOI S'AGIT-IL ?

La notion de conscience soulève plusieurs problèmes philosophiques relatifs à la conscience des choses comme à celle que nous avons de nous-mêmes. Le premier relève de la théorie de la connaissance : comment savoir si notre conscience ou notre représentation des choses est fidèle aux choses mêmes ? Peut-on « voir les choses telles qu'elles sont » ? Le second problème est relatif à la conscience de soi : la conscience que j'ai de moi-même reflète-t-elle fidèlement ce que je suis ? Quelle connaissance puis-je avoir de moi-même ?

## 1 La conscience des choses

### A Comment savoir si notre conscience des choses est fidèle à la réalité ?

#### 1. Quel est le problème ?

● La conscience représente (reflète) le monde, mais cette représentation n'est-elle pas nécessairement **subjective** ? Peut-on « voir les choses comme elles sont » ou chacun est-il condamné à se les représenter telles qu'elles apparaissent à sa conscience ? La question divise les philosophes depuis l'Antiquité.

#### 2. La thèse relativiste

● On nomme relativistes les penseurs qui, récusant toute **vérité absolue**, estiment qu'il n'existe que des opinions, des points de vue ou des **vérités relatives**.  
● Ainsi le sophiste **Protagoras** peut-il être qualifié de **relativiste**. « L'homme est la mesure de toutes choses », disait-il. Cette formule, à première vue énigmatique, signifie que chacun a sa vérité reposant sur des impressions subjectives qui n'ont pas de meilleur juge que lui-même. Par exemple, dans les mêmes conditions, l'un a froid, l'autre non, personne n'a raison ou tort, tout est vrai : pour l'un qu'il fait froid et pour l'autre qu'il ne fait pas froid.

#### 3. La thèse dogmatique

● Les **dogmatiques** comme Platon estiment au contraire que les hommes peuvent s'accorder autour d'une vérité objective. Ce qui apparaît spontanément à la conscience de chacun n'est pas la vérité. Celle-ci doit être recherchée **au-delà des opinions** et des **apparences sensibles**, grâce au **dialogue philosophique** qui permet d'échanger et de confronter rationnellement les points de vue. Elle est scellée par l'accord des esprits (ou des consciences) au terme d'une discussion bien menée. (Voir chap. 17 : La vérité et notamment l'allégorie de la caverne dans « Les incontournables ».)

#### 4. La thèse kantienne

● Mais en admettant même que par un effort d'**objectivité**, la conscience parvienne à échapper au point de vue singulier qu'elle a sur le monde, pourra-t-elle se représenter les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes ou ne pourra-t-elle jamais se les représenter qu'à la manière d'un esprit (seulement) humain ?

● **Kant** estime que **les choses en soi (noumènes)** sont inconnaissables. Nous ne pouvons connaître que les **phénomènes** : les choses telles qu'elles nous apparaissent, c'est-à-dire telles qu'un esprit humain est condamné à se les représenter.

● Par exemple, la conscience ne peut se représenter les choses que dans un cadre spatio-temporel (dans le temps et dans l'espace), mais cela ne prouve pas que les choses en soi existent en effet dans le temps ou dans l'espace.

**Citation**

« Le temps [...] n'est rien en soi en dehors du sujet. »

Kant

● Kant estime donc qu'il faut distinguer le monde tel que nous le connaissons, du monde tel qu'il existe en dehors de nous (en dehors de notre conscience) et que nous ne pouvons pas connaître. C'est ce qu'on appelle **l'idéalisme transcendantal**.

## B Comment être sûr que le monde existe en dehors de ma conscience ?

### 1. Quel est le problème ?

● Se demander si la conscience peut se représenter le monde tel qu'il est, c'est supposer qu'il existe bel et bien un monde extérieur à la conscience. Or, si l'existence du monde est une évidence pour le sens commun, c'est un problème pour les philosophes.

### 2. Pourquoi douter de l'existence du monde ?

● Douter est pour Descartes une méthode qui permet d'écarter tout ce qui est incertain afin d'établir une vérité certaine. Il doute donc de toutes choses mais de manière seulement théorique, hypothétique et provisoire. C'est ce qui le conduit à douter de l'existence du monde : si la vie n'était qu'un rêve, quel moyen aurions-nous de le savoir ? Certes, j'ai des sensations (par exemple je vois ce livre et je le sens dans ma main), mais comment être sûr que ces sensations sont causées par des objets matériels extérieurs à ma conscience ? D'autres hypothèses sont **théoriquement** concevables...

**Bien comprendre**

Descartes n'entend pas démontrer que le monde n'existe pas.

● **Première hypothèse** : c'est l'hypothèse du rêve, qu'on vient d'évoquer : mes sensations ne seraient pas causées par des objets matériels extérieurs à ma conscience, mais par ma conscience elle-même, comme dans un rêve. Cette hypothèse conduit au **solipsisme**, c'est-à-dire à l'enfermement **théorique** de la conscience sur elle-même, incapable d'atteindre aucune réalité extérieure. Rien n'existerait en dehors de ma conscience, pas même d'autres consciences.

● **Deuxième hypothèse** : le monde ne serait qu'une illusion engendrée par un « Dieu trompeur » ou un « malin génie », pour reprendre les mots de Descartes.

● **Troisième hypothèse** : l'immatérialisme : les choses existent à ceci près que ce ne sont justement pas des « choses », c'est-à-dire des objets matériels extérieurs à la conscience. Dieu mettrait dans nos esprits les idées des choses. C'est la thèse de **Berkeley** : la matière n'existe pas, tout est esprit. C'est ce qu'on appelle **l'immatérialisme**.

**Bien comprendre**

Berkeley doute de l'existence de la matière, mais le monde a indiscutablement une réalité à ses yeux : une réalité... immatérielle !

### 3. Comment savons-nous que le monde existe en dehors de notre conscience ?

● D'abord, rappelons que Descartes ne doute que de manière purement théorique. Ensuite, il ne s'agit pas tant pour lui de douter de l'existence du monde que de renverser l'ordre des évidences : ma propre existence en tant que chose pensante est évidente et indubitable : « Je pense donc je suis ». En revanche l'existence des choses, des « corps », est problématique. Par suite, « l'esprit est plus aisé à connaître que le corps ».

**Citation**

« Je pense donc je suis »

Descartes

● Enfin, Descartes lui-même rejette finalement ses doutes comme « hyperboliques (exagérés) et ridicules ». Ce que nous vivons étant éveillé a infiniment plus d'unité et de cohérence que nos rêves et s'en distingue clairement par là.

● Mais l'argument de Pascal peut sembler plus décisif : « Nous savons que nous ne rêvons pas, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison. » Certaines vérités sont établies par la **raison** qui **démontre**, d'autres sont connues immédiatement par le **cœur** qui sent ou qui éprouve ce que l'on ne peut prouver. Ainsi l'existence du monde n'a-t-elle besoin d'aucune démonstration.

## 2 La conscience de soi

### A Puis-je me connaître moi-même ?

#### 1. Quel est le problème ?

● La conscience peut se retourner sur elle-même et se regarder comme dans un miroir. Mais cette **conscience de soi** est-elle une véritable **connaissance de soi** ? Avons-nous bien toujours conscience de ce qui se trame en nous ou une partie de notre vie intérieure peut-elle échapper à notre conscience ?



Bref, de même qu'on s'est demandé si la conscience qu'un sujet a du monde reflétait fidèlement la réalité, on peut se demander si la conscience qu'un sujet a de lui-même reflète fidèlement sa réalité intérieure.

## 2. La thèse cartésienne

● D'une certaine façon, ce qui se passe en nous peut sembler mieux et plus immédiatement connu que ce qui se passe dans le monde, autour de nous, souvent à notre insu ou sans que nous en ayons conscience. « Par le nom de penser, j'entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l'apercevons immédiatement par nous-mêmes », écrit Descartes. Et en effet, comment pourrait-on ne pas avoir connaissance de nos propres pensées (au sens le plus large : idées, désirs, sensations, émotions, souvenirs...), comment pourraient-elles se dérober à notre propre conscience ? Si, avec Descartes, on identifie (assimile) pensée et conscience, la connaissance de soi peut sembler moins problématique que celle des choses.

## 3. L'hypothèse de l'inconscient

● Mais est-il réellement si facile de se connaître soi-même ? Suis-je transparent à moi-même ? Une partie de moi n'est-elle pas plutôt plongée dans l'obscurité ? « Je est un autre », écrivait Rimbaud. Et, en effet, nous pouvons parfois avoir ce sentiment que quelque chose en nous, nous est comme étranger et inconnu.

### Citation

« Je est un autre. »

Rimbaud

● Freud estime ainsi qu'il y a **plus d'inconscient que de conscient dans le psychisme**. Le psychisme pourrait être comparé à un iceberg dont la partie émergée représenterait la conscience. La psychanalyse suppose donc que le sujet refoule dans les profondeurs de l'inconscient les pensées qui d'une façon ou d'une autre le perturbent, notamment quand elles sont en contradiction avec les interdits ou les injonctions qu'il a assimilés au cours de son éducation (voir chap. 3 : L'inconscient). Dès lors, la connaissance de soi devient éminemment problématique. On ne saurait, en effet, se connaître vraiment, sans passer par le processus jamais achevé de la psychanalyse. Il faudrait donc conclure avec Freud et contre Descartes que l'esprit *n'est pas* plus aisé à connaître que le corps !

## 4. Critique sartrienne de l'hypothèse de l'inconscient

● Mais l'hypothèse de l'inconscient pose un problème moral : si, comme l'écrit Freud, « le moi n'est même pas maître dans sa propre maison », s'il n'a pas même conscience des véritables motifs qui le font agir, peut-il

### Citation

« Le moi n'est même pas maître dans sa propre maison. »

Freud

encore être tenu pour **libre et responsable** de ses actes ? Est-il encore véritablement un sujet agissant de manière libre, consciente et volontaire ?

● Soucieux de réaffirmer la liberté et la responsabilité du sujet, **Sartre** nie la réalité de l'inconscient, qu'il réduit à la **mauvaise foi** entendue comme un manque de sincérité envers soi-même : nous ne pouvons pas ne pas connaître ce que nous voulons ignorer de nous-mêmes. Nous pourrions donc nous connaître à condition de ne pas nous mentir.

● Sartre ajoute cependant que la connaissance de soi passe par le regard d'autrui : je ne saurais obtenir la moindre vérité sur moi-même sans le secours d'autrui. Par exemple, si la jalousie me porte à espionner par le trou d'une serrure, je ne connais pas ma jalousie tant que je suis seul, je la vis, « je la suis ». Mais j'en prendrai vraiment conscience si on me surprend.

## 5. Le problème de l'introspection

● *Introspection* dérive du latin *introspicere* qui signifie « regarder à l'intérieur » et désigne l'observation de la conscience par elle-même. Il s'agit par exemple d'analyser ses états d'âme, ses sentiments, afin de mieux se connaître ou pour établir des connaissances générales sur « l'âme ». Mais la méthode est critiquée par les psychologues au début du xx<sup>e</sup> siècle : dans l'introspection, **je suis à la fois l'observateur et l'objet observé**, je suis en quelque sorte à la fois juge et partie. La psychologie bannit alors le recours à l'introspection et se définit comme une étude scientifique et expérimentale du comportement (behaviorisme).

## B Le problème de l'identité personnelle : comment puis-je changer et demeurer le même ?

### 1. Quel est le problème ?

● Nous sommes spontanément convaincus d'être une seule et même personne de la naissance à la mort. Mais, comme souvent, ce qui relève de l'évidence pour le sens commun fait problème pour les philosophes. Qu'est-ce qui permet d'affirmer l'identité du moi à travers le temps ?

### 2. Qu'est-ce qui fait l'identité des choses ?

● « On ne peut descendre deux fois dans le même fleuve », écrivait Héraclite (vi<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). Autrement dit « tout s'écoule », comme l'eau d'un fleuve, aucune chose ne demeure identique à elle-même à travers le temps. C'est ce qu'on appelle le « **mobilité universelle** ». D'une certaine façon, nous adhérons à cette vision du monde quand nous regrettons que le temps

### Citation

« Tout s'écoule. »

Héraclite

passé si vite et engloutisse ce que nous avons aimé. C'est le thème de la fuite du temps. Toutefois nous supposons qu'il y a bien des *choses* qui changent. Or on peut aller plus loin.

- Supposer qu'il y a des *choses* qui changent, c'est déjà admettre l'existence d'un **substrat** ou d'une **substance** qui serait comme le support stable de ses qualités (caractéristiques) changeantes. Par exemple, un vêtement rétrécit et perd sa couleur au lavage, mais nous considérons que quelque chose demeure malgré ces changements qui permet d'affirmer qu'il s'agit du même vêtement. La substance pourrait ainsi se définir comme le sujet ou le support du changement. Mais y a-t-il des *choses qui changent* ou est-il plus juste de dire *qu'il n'y a que du changement* ?

### 3. Qu'est-ce qui fait l'identité d'une personne ?

- Par analogie, on peut se demander ce qui fait l'identité d'une personne, voire douter de cette identité. Qu'y a-t-il de commun à l'enfant que j'étais, à l'adulte que je suis et au vieillard que je serai ? Que signifie même ce mot : « je » ? S'agit-il du même « je » ? Car, à l'évidence, je ne suis plus l'enfant que j'étais !

- À première vue, rien n'est pourtant plus évident que ce « je ». On se souvient du raisonnement de Descartes : je peux douter de tout sauf de ma propre existence en tant que chose pensante : « je pense donc je suis ». Le doute lui-même est nécessairement le fait d'un sujet : il faut bien qu'il y ait un *je* qui doute. Je doute donc je suis !

- Mais Nietzsche remet en question cette prétendue évidence : ne raisonne-t-on pas à tort selon la routine grammaticale ? En effet, du point de vue de la grammaire, le verbe *penser* doit avoir un sujet. Mais ce *je* grammatical correspond-il à une réalité psychologique ? La pensée pourrait n'être qu'un processus sans sujet.

- Et, de fait, nous dépassons **les limites de l'expérience** quand nous affirmons l'existence d'un sujet qui, comme le suggère l'étymologie, se tiendrait sous la diversité de nos états de conscience pour en assurer l'unité et la continuité. C'est ce que souligne **Hume** en bon **empiriste** qu'il est : quand la conscience s'observe elle-même, peut-elle découvrir quelque chose de stable, quelque chose comme un point fixe ou un îlot dans le flux continu de la conscience ? Non, le moi reste introuvable, nous n'observons en nous-mêmes que des « perceptions particulières », par exemple le chaud ou le froid, la lumière ou l'obscurité, l'amour ou la haine... Le moi n'est qu'une hypothèse des philosophes qui ne correspond à rien dans l'expérience que nous pouvons faire de notre réalité intérieure.

- Dans une perspective différente, le **bouddhisme** remet lui aussi en question la croyance au moi. Cette « philosophie », qui souligne l'impermanence de toutes

choses, affirme en outre que l'idée d'un moi immuable est la cause de toutes nos souffrances, parce qu'elle engendre l'orgueil et l'égoïsme. **Le désir est vain et il engendre la souffrance.** Il faut donc **s'en libérer en se libérant d'abord de l'illusion du moi** (ou du « soi »). En effet, ce que l'on désire, on le désire pour soi : richesses, honneurs, pouvoir... Dissiper l'illusion du « soi », c'est donc, du même coup, se libérer du désir et des maux qui le suivent.

- Ces critiques de la notion de sujet (je, moi, soi) soulèvent, quelle que soit par ailleurs leur pertinence, une difficulté d'ordre moral : si les pensées et les actes ne pouvaient être rapportés à aucun sujet, la notion de responsabilité (légal ou morale) ne serait-elle pas vidée de son sens ? Pour que *je* sois tenu pour responsable d'un acte, il faut bien en effet supposer un *je* à l'origine de cet acte. Et même un *je* invariable, identique à lui-même à travers le temps. Si par exemple on peut juger un homme et le punir, c'est qu'on admet que l'homme qu'on juge est encore celui qu'il était au moment des faits. Sinon comment serait-il encore responsable aujourd'hui, de ce qu'il a fait hier ? Bref, si le sujet n'était qu'une illusion, il faudrait ainsi renoncer à l'idée d'un **sujet moral portant la responsabilité de ses actes.**

- L'exemple des criminels de guerre nazis illustre concrètement ce **lien entre identité personnelle et responsabilité.** Si certains se demandent parfois quel sens il y a à juger des vieillards pour des crimes commis dans leur jeunesse, c'est qu'implicitement, ils se demandent si le vieillard que l'on juge est bien encore, *en quelque façon*, le jeune homme qu'il était.

- Mais le passé n'est pas perdu, il demeure en moi et il y a bien du sens à dire que, quelque part, je suis encore l'enfant que j'étais. Que suis-je sinon mon histoire ? Peut-on dire qui on est autrement qu'en évoquant l'histoire de sa vie ? Je suis comme la somme ou la synthèse des expériences qui m'ont construit. « Toute conscience est (donc) mémoire-conservation et accumulation du passé dans le présent », écrit Bergson. La conscience, inséparable de la **mémoire**, unifie ma vie, elle assure la **synthèse** de mes états psychologiques. Elle est, écrit Bergson, « un trait d'union entre ce qui a été et ce qui sera, un pont jeté entre le passé et l'avenir. » Ainsi ce que je deviens, loin d'effacer ce que je fus, vient se fondre dans le creuset de ma conscience, l'enrichit et l'augmente sans en compromettre l'unité.

#### Citation

« Conscience signifie d'abord mémoire. »

Bergson



► Pour résumer

1. Notre conscience peut-elle représenter fidèlement les choses ?

■ Si les **relativistes** estiment qu'il n'existe que des points de vue ou des **vérités relatives**, les **dogmatiques** pensent au contraire que l'esprit peut atteindre une **vérité absolue**.

■ Pour Kant, nous ne connaissons jamais le monde que d'un point de vue humain : les choses en soi demeurent inconnaissables.

2. Comment savoir s'il existe un monde extérieur à la conscience ?

■ Descartes remarque que nos sensations ne prouvent pas de manière immédiate l'existence d'un monde d'objets matériels extérieurs à la conscience.

■ Berkeley doute de l'existence de la matière sans douter de la réalité du monde.

3. Peut-on se connaître soi-même ?

■ L'hypothèse de l'inconscient (Freud) fait de la connaissance de soi une entreprise éminemment problématique.

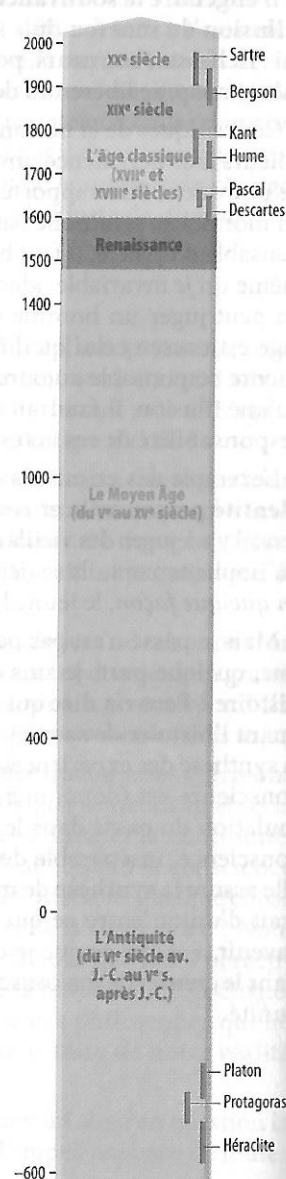
■ Sartre réduit l'inconscient à la mauvaise foi.

4. Le problème de l'identité personnelle

■ Hume estime que nous dépassons les limites de l'expérience en affirmant l'existence d'un moi identique à lui-même malgré le temps.

■ Mais Bergson remarque que la conscience unifie, comme en une longue phrase, l'ensemble de notre vie.

► Chronologie



► Les incontournables

Dans ce célèbre passage du *Discours de la méthode*, Descartes doute du témoignage de ses sens, des démonstrations mathématiques et de l'existence même du monde (argument du rêve), avant de rencontrer la certitude du **cogito**, c'est-à-dire celle de sa propre existence en tant que chose pensante. Cette première certitude est le fondement de tout son système. Elle implique aussi aux yeux de Descartes que j'ai (ou que je suis) une âme, « une substance dont toute l'essence n'est que de penser, et qui, pour être [...] ne dépend d'aucune chose matérielle », avant même d'avoir la certitude de l'existence des choses et de mon propre corps.

Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. Et parce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de la géométrie, et y font des paralogismes<sup>1</sup>, jugeant que j'étais sujet à faillir, autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour des démonstrations. Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir, quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes. Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : *je pense donc je suis*, était si ferme et si assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques<sup>2</sup> n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeais que je pouvais la recevoir, sans scrupules, pour le premier principe<sup>3</sup> de la philosophie que je cherchais.

DESCARTES, *Discours de la méthode*, 1637, Partie IV.

- 1. Paralogisme** : faux raisonnement.
- 2. Sceptiques** : ces philosophes estiment qu'il est impossible d'établir aucune vérité certaine.
- 3. Premier principe** : fondement.

Bien comprendre

La célèbre formule de Descartes, « je pense donc je suis » ne signifie pas qu'il faut penser (philosopher, réfléchir...) pour avoir une existence digne de ce nom, mais que je ne peux douter de ma propre existence en tant que chose pensante.

Remarque

Évitez de citer cette formule en latin (*cogito ergo sum*) : Descartes a exceptionnellement écrit le *Discours de la méthode* en français afin d'être compris « même des femmes » selon ses propres mots, c'est-à-dire de ceux qui ne savent pas le latin !